

PERROTIN

Mathilde DENIZE

Le Monde,

Mathilde Denize

February 2023

L'intensité chromatique de l'œuvre de S.H. Raza

Le Centre Pompidou, à Paris, consacre une rétrospective à l'artiste indien, l'un des plus célèbres de son pays

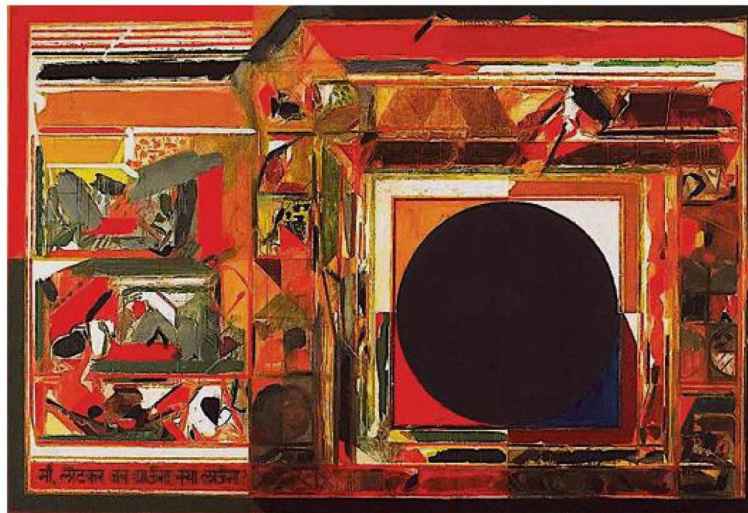
EXPOSITION

Poursuivant sa politique de révision de l'histoire de l'art du XX^e siècle, après la peintre Alice Neel, le Centre Pompidou consacre une rétrospective au peintre indien Sayed Haider Raza (1922-2021). L'idée est bonne, la réalisation moins. Non qu'elle soit trop abrégée : une centaine d'œuvres sur papier et sur toile – parfois très mal encadrées par leurs propriétaires – se succèdent dans un ordre chronologique. Mais le déséquilibre est flagrant entre les premières décennies et les deux dernières. Il y en a bien trop du début et pas assez ensuite, alors que la dernière période est celle où Raza affronte de plus en plus l'abstraction géométrique, celle des avant-gardes occidentales et, conjointement, celle, symbolique, de l'hindouisme et du bouddhisme se rejoignant dans le tantrisme.

Raza naît en 1922 dans ce qui est aujourd'hui l'État indien du Madhya Pradesh, mais qui est alors une province de la colonie britannique des Indes. Sa famille est musulmane et, fin 1947, au moment de l'indépendance et de la partition, s'établit au Pakistan. Lui choisit de demeurer en Inde, avant de partir pour l'Europe.

L'art des miniatures

Après une formation artistique à Bombay, il exécute des paysages, aquarelles ou gouaches. À travers des reproductions, il découvre l'art moderne français et, en 1947, fonde avec des amis, dont Francis Newton Souza (1924-2002) et Magbool Fida Husain (1915-2011), le Progressive Artists Group. Ils exposent ensemble jusqu'en 1950, et le départ de Raza pour Paris. Breviement élève aux Beaux-Arts, il expose assez vite dans des galeries, dont celle de Lara Vincy à partir de 1955, et s'intègre à ce que l'on



« Maa » (1981), de Sayed Haider Raza. ADAGP PARIS 2022/THE RAZA FOUNDATION

appelle parfois l'école de Paris. Ce séjour français, qui ne devait durer que deux ans, s'étend sur un demi-siècle, jusqu'à son retour définitif en Inde, en 2011. Auparavant, il y est fréquemment revenu, pour des expositions personnelles, la Triennale de New Delhi ou pour recevoir des prix, étant devenu l'un des artistes les plus célèbres de son pays natal.

Les années 1950 jusqu'aux années 1970 sont marquées par ses relations avec la peinture française contemporaine. À l'exception

de quelques essais de nus, ce sont des paysages : Paris, la Bretagne, la Corse, la Provence et la Côte d'Azur. Il cultive l'intensité chromatique, rouges éclatants et ocres jaunes contrastant avec verts et bleus moins vifs. Les références sont d'abord éclectiques : le cubisme, Raoul Dufy, Bernard Buffet. Progressivement, les éléments figuratifs s'effritent et se dispersent, et d'autres connivences apparaissent : Nicolas de Staël, Olivier Debré, Léon Zack. Les couleurs, qui ne perdent le

plus souvent rien de leur intensité, sont posées en touches appuyées. La composition, de moins en moins assujettie au paysage, s'organise par nuées de taches. Les formats s'agrandissent, sans atteindre l'ampleur des toiles contemporaines de Zao Wou-ki, ni des Américains pour lesquels il manifeste de l'intérêt, Hans Hofmann, Mark Rothko ou Sam Francis. Ces toiles, regardées aujourd'hui, sont très fortement datées et manquent par trop de singularité.

Progressivement, les éléments figuratifs s'effritent et se dispersent, et d'autres connivences apparaissent

tomber dans l'orthogonal strict. Les lignes s'interrompent, les angles ne sont pas tous droits, ni les parallèles parfaites. Les surfaces colorées ne sont pas non plus uniformes, mais semblent flotter ou glisser. Ce sont les chefs-d'œuvre de l'exposition, et leur réussite se voit d'autant mieux que les abstractions strictement régulières de spirales et de cercles concentriques qui les suivent n'ont ni la même vibration ni la même inventivité.

Raza est pour épouse sa vie durant Janine Mongillat (1930-2002), rencontrée aux Beaux-Arts. D'abord peintre gestuelle et matérialiste, elle change de procédé et de matériaux à partir des années 1970, pour des assemblages d'objets trouvés et de papier mâché, peints le plus souvent, entre fantastique et burlesque. Il est assez sidérant qu'aucune de ses œuvres ne figure dans l'exposition. La Raza Foundation en conserve, la Coopérative-Musée Cérés-Franco, de Montolieu (Aude), aussi, mais elle est absente de l'exposition. Difficile de ne pas y voir toujours la même attitude condescendante : Mongillat ne serait que la femme de... ■

PHILIPPE DAGEN

S.H. Raza (1922-2021), au Centre Pompidou, galerie 4, Paris 4^e. Jusqu'au 15 mai.

Le FRAC MECA de Bordeaux dresse un panorama de l'art portugais contemporain

Une trentaine d'artistes sont exposés dans « Les Péninsules démarrées », jusqu'au 26 février

ART

La géographie péninsulaire du Portugal a été déterminante dans son histoire. La commissaire Anne Bonnin, invitée par le Fonds régional d'art contemporain (FRAC) de Nouvelle-Aquitaine MECA à dresser un panorama de l'art contemporain portugais des années 1960 à aujourd'hui, la convoque sous le titre « Les Péninsules démarrées », inspiré par un vers de Rimbaud. L'idée de cette exposition, qui vient clore la Saison France-Portugal, est de faire découvrir cette scène à travers le travail d'une trentaine d'artistes de générations et de pratiques différentes.

En France, on connaît un peu les plus jeunes, comme Francisco Tropa, récemment exposé au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, ou Paula Rego (1935-2022), découverte au Musée de l'Orangerie, à Paris, en 2018. « Cette exposition met en conversation des artistes contemporains et des artistes qui l'ont été, en soulignant les liens et les contextes », résume Anne Bonnin. De cette cohabitation ont émergé cinq grands axes.

La première salle rapproche l'œuvre d'Alvaro Lapa (1939-2006) et celle de l'artiste Malangatana (1936-2011) en les exposant dans le double contexte de la dictature salazariste et de la guerre coloniale que même le gouvernement portugais dans ses colonies. Le premier a réagi à l'atmosphère délé-

tère du salazarisme en puisant ses modèles dans la littérature, avec des portraits abstraits d'artistes comme Villon, Rimbaud ou Artaud. Le second fut connu pour son engagement au sein du Front de libération du Mozambique contre la domination portugaise et ses peintures expressives aux corps enchevêtrés et grimaçants.

Le poids de la dictature

Dans les années 1960 et 1970, les artistes portugais voyagent à l'étranger, à Paris et Londres, en particulier. Lourdes Castro (1930-2022), René Bértholo (1935-2005), Manuel Alveus (1939-2009) font partie de ceux qui choisissent de s'installer à Paris. Mais la « révolution des œillets » qui met fin de la dictature en 1974, marque le retour de la plupart de ces exilés au Portugal.

Ana Jotta, qui était l'invitée, en 2022, du Festival d'Automne, à Paris, est ici rapprochée de la scène parisienne, où la figure de Duchamp est particulièrement importante. « C'est une artiste qui a un caractère conceptuel, mais chez qui la dimension de fabrication manuelle est très importante », souligne Anne Bonnin.

Arrivé à Paris au milieu des années 1960, Alveus y demeure jusqu'à la fin de sa vie. Son travail restera imprégné par l'atmosphère pesante de la dictature, avec le détournement de tampons ou de d'étiquettes en écho au poids de l'administration.

L'idée de cette exposition est de faire découvrir des créateurs de générations et de pratiques différentes

Le groupe de Poésie expérimentale portugaise étant le seul mouvement d'avant-garde dans le Portugal des années 1960 et 1970, un espace lui est consacré sur le plateau du MECA : « Le langage comme matériau verbal, vocal et visuel n'est pas sans rapport avec la censure de la dictature, car saisir le langage de la page, c'est couper l'autorité », commente Anne Bonnin. L'héritage de cette poésie concrète se poursuit aujourd'hui dans les œuvres de jeunes artistes tels qu'Isabel Carvalho.

La vie quotidienne, l'intime ou l'anonyme sont un autre axe d'exploration. Ana Jotta comme Armada Duarte glanent des objets ou des matériaux délaissés. Les collectes de la première font écho à une culture populaire, toujours avec humour (les papiers sur lesquels les étudiants des Beaux-Arts ont essuyé leurs pinces) deviennent des « abstractions trouvées » dont elle reproduit les motifs). La seconde prélève de petites choses éphémères,

qu'elle restaure et modifie – ici, elle démonte et déploie au sol des chapeaux d'enfants.

Helena Almeida (1934-2018) cherche à réinvestir l'espace de la représentation par un jeu de cache-cache conceptuel avec le spectateur. L'art de la présence est également important pour Lourdes Castro, qui produit des portraits sous forme d'ombres portées en flexiglas coloré.

« Le corps et ses métamorphoses » constitue le dernier grand ensemble de l'exposition. Beaucoup d'artistes actifs durant les années 1970 et 1990 se sont adonnés à l'autoreprésentation. De Paula Rego, l'exposition montre une série où l'on voit une petite fille qui joue ou maltraite un chien, l'animal étant la figure allégorique de son mari malade.

Les quatre blousons en cuir de João Pedro Vale et Nuno Alexandre Ferreira convoquent des corps aussi sexualisés qu'absents, relatant une histoire de désirs et de persécution de l'homosexualité depuis le XIX^e siècle. L'autoreprésentation est aussi le sujet de Gaëtan (1944-2019), dont les étonnants autoportraits réalisés au quotidien pendant une vingtaine d'années montrent l'expérience d'être soi au cours du temps. ■

EMMANUELLE JARDONNET

Les Péninsules démarrées. FRAC MECA, Bordeaux. Jusqu'au 26 février. À partir de 2 €. fracnouvelleaquitaine-meca.fr

GALERIES



TANGUY BEURDELÉY/ADAGP, PARIS 2022

MATHILDE DENIZE

Galerie Perrotin

Au début, il y a des peintures, très légères, huile et aquarelle sur toile. Des formes apparaissent, volumes flottants, lignes mouvantes, couleurs diluées et pâles, presque transparentes. Le regard croit y reconnaître un corps humain incomplet, le spectre d'un animal ou les plis d'un vêtement. Mais ces figures diaphanes ne sont pas vouées à la dissolution. Elles semblent, à l'inverse, désirer quitter la toile et retrouver densité et matérialité. Mathilde Denize leur accorde cette faculté grâce à des opérations surprenantes. Elle découpe dans ses peintures des surfaces irrégulières qu'elle arrange dans un nouvel ordre, coud, plisse et gonfle. Ces assemblages aux contours tortueux, hérissés de pointes ou évidés, font songer à des tentures rapportées de pays lointains et parées de symboles inconnus. Des galons de vinyle doré ou argenté et des coquillages nacrés y ajoutent leurs éclats. Le pas suivant, c'est le détachement du mur : des sortes de sculptures anthropomorphes sont suspendues en l'air, comme en attente du souffle qui les mettra en mouvement. Ces œuvres portent en elles une charge poétique et onirique singulièrement captivante. ■ PHILIPPE DAGEN

« Never Ending Story », Galerie Perrotin, 76, rue de Turenne, Paris 3^e. Jusqu'au 11 mars. Perrotin.com



GALERIE G.-P. & N. VALLOIS, PARIS

« APLATITUDES I »

Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois

« Aplatitude » : il fallait ce néologisme pour nommer une certaine manière de peindre apparue dans les années 1960. Elle consistait à dessiner les contours des corps et des formes par des lignes continues qui séparaient strictement des surfaces de couleurs posées en aplat de façon uniforme. Cette variante du pop art, la plus épurée de toutes, confinait parfois à l'abstraction. Treize artistes, dont l'importance est établie, sont réunis : Evelyn Axell, Peter Stämpfli et Hervé Télémaque, ce dernier étant représenté par une toile formidable d'intelligence et d'ironie. D'autres devraient être mieux connus, tels Emilio Tadini, Antoine de Margerie et Emanuel Proweller. Ils sont rejoints par Bertrand Lavier et Gilles Elle, des artistes d'aujourd'hui qui cultivent l'aplatitude picturale et l'ironie. Tout cela fait une exposition pleine de surprises et de plaisir. ■ P. D.

« Aplattitudes I », Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 33, rue de Seine, Paris 6^e. Jusqu'au 18 mars. galerie-vallois.com